

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1915. Chapitre II : « L'organisation du
gouvernement général ».

L'incident aurait fini autrement si les conseils du baron von der Lancken n'avaient prévalu sur la violente insistance de la clique militaire. Il y avait un grand changement depuis les premiers jours où le général von Jarotsky et son état-major occupaient l'Hôtel de Ville. Le général von Lüttwitz, en arrivant, transféra son quartier général au ministère des Affaires étrangères où le gouverneur de Bruxelles continua de résider tandis que, une porte plus loin, au ministère de l'Intérieur, s'établit l'institution qui devint le coeur du système allemand et dont le nom seul finit par éveiller des impressions sinistres, la "*Kommandantur*". Chaque matin l'on voyait sortir de ces vastes portes un bataillon de soldats policiers allemands qu'on distinguait par les plaques de métal attachées à leur cou par une chaîne et portant en grosses lettres le mot : *Polizei*, ce qui fournit un nouvel objet à la moquerie des Bruxellois ; on songea immédiatement aux étiquettes de métal qui décoraient le col des bouteilles de curaçao, de rhum ou de cognac.

Les *Polizei* cheminaient par deux ou par trois, stationnaient aux carrefours et à toutes les entrées de la ville, martelaient lourdement de leurs bottes le pavé des rues, rentraient tard l'après-midi, rue de la Loi, traînant la dernière leurs victimes qui disparaissait dans la *Kommandantur* et n'en ressortait souvent que pour être conduite en fourgon noir à la prison de Saint-Gilles ou au champ d'exécution du Tir national. On voyait toujours une longue file devant la *Kommandantur*. Tristes figures, aux ternes vêtements de pauvres ; les uns venant demander des cartes d'identité ou des passeports ; d'autres, la permission de voir quelque parent ou ami enfermé derrière ces portes; la file, permanente, massée contre le mur, par la pluie, le soleil ou la gelée, avançait pas à pas durant de mortelles heures.

La *Kommandantur* possédait, rue de Louvain, un autre portail, non moins tragique et désespérant. On y amenait des prisonniers, hommes ou femmes, accusés d'un des crimes innombrables que l'irresponsable autocratie allègue contre ceux qui contrarient ses caprices. Souvent, rue de Louvain, devant quatre ou cinq *Polizei* traînant quelque femme aux yeux rougis, en sabots et en jupe déguenillée, je me frottais les yeux en me demandant si j'étais au 12ème ou au 20ième siècle.

Cette porte me semblait plus sinistre parce que j'imaginai que les prisonniers les plus importants

entraient par là. Non loin, derrière la Banque nationale, un pâlé de bâtiments était envahi par la police secrete ; chaque jour, il y pénétrait une armée d'espions, de délateurs, d'agents provocateurs, qui infestaient la ville et qui, dans l'exercice de leur fonction détestable, avaient recours aux moyens les plus bas et les plus vils ; ils rampaient dans les rues, les impasses et les boulevards, faisaient des perquisitions en tous lieux. Un soupçon, une allusion, une lettre anonyme les envoyaient dans les maisons privées où ils remuaient tout, fouillaient chaque tiroir, insultaient et intimidaient les habitants. Ils infestaient les trams, se frayaient un chemin parmi les groupes de passants, s'insinuaient dans la chambre à coucher ou dans l'office, faisaient des amis et des confidents à seule fin de les trahir, tendaient toutes les amorces de la corruption, de la tentation. Quand il n'y avait point de délits, ils en inventaient ; quand il n'y avait pas de désordres, ils en créaient ; ils attiraient leurs victimes à leur quartier général, les soumettaient à la torture des interrogatoires, leur arrachaient des aveux par violence ou par ruse, puis les livraient aux cours martiales ou aux pelotons d'exécution, les envoyaient moisir dans les prisons allemandes ou mourir dans les camps allemands. Ces êtres étaient des deux sexes, de toutes nations et de toutes langues, écume et rebut, déchet moral du monde.

L'organisation du gouvernement général est fort compliquée, fondée sur une conception difficile à comprendre pour des gens de culture ou de tempérament anglo-saxons ou latins. L'admiration pour le génie organisateur des Allemands, aujourd'hui si répandue, émane surtout de gens qui ne la connaissent pas par expérience immédiate, et provient en partie de ce que cette organisation tient tant de place, est si *kolossal*. Lourde, encombrante, ses rouages compliqués tournent sans relâche et sans remords ; une fois en branle, on ne peut l'arrêter, ni la faire dévier, ni l'adapter à des exigences nouvelles. Aveugle, inhumaine, elle ne tient pas compte de l'équation personnelle ; quand elle touche aux êtres humains, c'est pour multiplier les règlements, les prohibitions ; au lieu d'un petit nombre de poteaux indicateurs montrant le chemin dans le désert, les Allemands disposeraient des milliers de signaux disant au voyageur où il ne doit pas aller. Ils procédèrent ainsi dans le parc de Bruxelles, qu'ils enlevèrent au peuple pour le réserver à leurs officiers. A l'une des entrées, je comptai vingt-six avis de couleurs diverses, notifiant des défenses. Avant la guerre, le seul avis dont je me souvienne réservait une place aux jeux d'enfants.

Le système allemand ne laisse aucune place à l'initiative, à l'imagination.

Heureusement, nous n'avons affaire qu'au gouvernement civil. Ses fonctionnaires étaient à

peu près le mêmes que partout : généralement polis, soucieux de plaire, assez lents du reste et très bureaucratiques. Ils éprouvaient une terreur mortelle devant les militaires qui avaient pour eux un grand mépris. Ces civils fondirent sur Bruxelles, au lendemain de l'occupation, comme une nuée de sauterelles. Vieux bureaucrates et saute-ruisseaux, ronds-de-cuir, professeurs hirsutes, spécialistes à lunettes, ils encombraient les ministères, chauffaient les places, remplissaient de caractères étranges des rames de papier, alignaient des chiffres et des statistiques, empilaient des rapports, jusqu'à ce que les ministères eux-mêmes ne suffissent plus à les contenir ; ils s'emparèrent alors de nouveaux bâtiments pour s'y caser avec leurs dossiers et leurs paperasses ; ils importèrent d'Allemagne des troupes de boy-scouts allemands aux chapeaux forestiers, pour porter leurs messages ; ils importèrent des centaines de femmes et de jeunes filles ; exproprièrent des hôtels entiers pour les loger. Les appointements de tous ces fonctionnaires faisaient une somme énorme, payée par les contributions et les amendes qu'on arrachait aux Belges. L'autorité suprême, la source de tout pouvoir et de tout privilège, était le gouverneur général délégué par l'Empereur comme son représentant personnel, et responsable devant lui seul. Il disposait de toute l'autorité politique (*Staatsgewalt*), comme chef du

gouvernement occupant. Le vieux von der Goltz n'était pas aussi terrible que von Bissing et von Bissing lui-même était moins féroce qu'on ne l'a dépeint. Son nom porte la haine de toutes les choses odieuses commises en Belgique et puisqu'il en était responsable, il n'y a pas là d'injustice formelle contre lui ; cependant, il n'était pas toujours favorable à ces mesures et bien des choses furent exécutées par lui, mais contre son avis. Derrière lui se dressait la machine militaire, influence occulte à laquelle il ne pouvait échapper. Comme tous les autocrates, bien qu'il ne fût entravé ni par des lois, ni par des principes, ni par des tribunaux, il était environné de « *cliques* » luttant à qui le dominerait.

Le département politique (*Politische Abteilung*) était dirigé par le baron von der Lancken-Wakenitz, l'un des conseillers les plus écoutés de von Bissing. C'est avec ce département que les diplomates résidant encore à Bruxelles eurent le plus de rapports. La situation juridique des légations étrangères ne fut jamais nettement définie. Les légations n'abandonnèrent pas le point de vue qu'elles étaient accréditées auprès du Gouvernement belge et, bien qu'elles fussent reconnues par le Gouvernement occupant, le statut de leurs chefs à Bruxelles resta jusqu'à la fin celui « *de personnalités distinguées* ». Le baron von der Lancken avait comme assistants : le comte de Moltke, grand jeune homme dont la courtoisie

et la modération facilitèrent des tâches ardues ; le baron von Falkenhausen, jeune officier de cavalerie qui avait passé par Cambridge et se montrait également poli, obligeant ; le comte Harrach, qui, au début de la guerre, avait quitté la blouse de sculpteur, dans sa villa de Florence, pour l'uniforme de hussard. Ses fonctions faisaient de lui le chef d'une « *centrale* » différente, celle de la presse. Elle eut le même effet que les autres sur le produit qu'elle cherchait à centraliser : tout comme les pommes de terre, les nouvelles disparurent. Il y avait enfin M. Conrad, le secrétaire, et le Docteur Lorenz, jeune philosophe qui eût préféré, je crois, l'étude paisible aux clameurs de la guerre.

Le territoire du Gouvernement de l'occupation (*Occupationsgebiet*) comprenait les provinces de Limbourg, Liège, Luxembourg, Namur, Hainaut, Brabant, Anvers, et la juridiction du gouverneur général était limitée à cette région. Dans les Flandres s'étendait l'*Etappengebiet*, soumis exclusivement au pouvoir des militaires. Plus loin encore, l'*Operationsgebiet*, partie envahie du nord de la France. On disait à Bruxelles que l'*Occupationsgebiet* était le paradis, l'*Etappengebiet* le purgatoire et l'*Operationsgebiet*, l'enfer.

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur Paul de Reul, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « page de titre » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « *Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges.* »
Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Notes.

Traduction française : « *L'organisation du gouvernement général* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre II (1915) in *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles* ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 174-179. D'après Brand Whitlock (1869-1934), *Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative* ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre **61** (« *Organization of the General Government* »), volume 1, pages 284-296, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2061.pdf>

Il est à noter que les chapitres originels 12 (« *The naïvetés of History* » ; volume 1, pages 43-45), 24 («

Richard Harding Davis » ; pages 96-99) 32 (« *Tamines* » ; pages 138-141), 33 (« *Man hat geschossen* » ; pages 141-143), 39 (« *The adventure of the duchess* » ; pages 177-180), 43 (« *Ruined Louvain* » ; pages 193-194), 53 (« *Reflections* » ; pages 230-234), n'ont pas été traduits (ou ont été « *fondus* ») en français. D'où le décalage dans la numérotation des chapitres en langue française.

Pour les personnes comprenant la langue anglaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : **Hugh GIBSON** (Secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, 1914) dans *A journal from our Legation in Belgium* ; New York ; Doubleday, Page & Company Garden City; 1917. Notamment à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que le journaliste argentin **Roberto J. Payró** a dit des mêmes dates dans son *Diario de un testigo (La guerra vista desde Bruselas)* :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Version originelle **espagnole**: www.idesetautres.be

Ce serait enfin intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit des mêmes dates dans son *Journal de guerre* (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) :

[http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier PDF/Fonte/Journal de %20guerre de Paul Max bdef.pdf](http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf)

Pour les personnes comprenant la langue néerlandaise (outre la traduction d'après PAYRO, voir supra), il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : Virginia LOVELING (1836-1923) dans son « *In oorlogsnoed* ». Voir, e. a. :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

La version intégrale est disponible et peut être téléchargée gratuitement à l'adresse :

<http://edities.kantl.be/loveling/>